



Bulletin n° 69
janvier 2014

Association des Auditeurs de France Culture

EDITORIAL

Sommaire

- Editorial du président	1
- Déjeuner-rencontre avec Stéphane Deligeorges	3
- Histoire de l'AAFC – V par Danièle Tisserand	7
- 50 ans de France Culture	8
- Assemblée générale	10
- Prochain rendez-vous avec Marie- Hélène Fraïssé	12

69° bulletin de
l'Association des Auditeurs
de France Culture
(ISSN n° 1764-2957)
tiré à 150 exemplaires.
2 euros

La preuve par Pierre Assouline

C'est quand France Culture a, pour l'essentiel, renoncé aux émissions préenregistrées et construites pour privilégier les émissions en direct, que la chaîne a perdu sa spécificité et en quelque sorte son âme. Les rediffusions nocturnes de ce patrimoine radiophonique exceptionnel que sont les anciennes émissions en sont un témoignage sans cesse renouvelé.

Cette mutation est survenue, en partie sous le mandat de Patrice Gélinet (1997-1999) qui a aboli la grille de fin de journée (*Mise au point, Agora, Perspectives scientifiques* et *Le Rythme et la raison*, les deux dernière émissions étaient des émissions préenregistrées) pour la remplacer par *Staccato* d'Antoine Spire, et surtout sous celui de Laure Adler (1999-2005) qui a chamboulé toute la grille, faisant disparaître quantité d'émissions très prestigieuses et très appréciées et notamment un de ses plus beaux fleurons, *Les Chemins de la connaissance*. Laure Adler avait déclaré « la radio, c'est avant tout le direct ». Les émissions préenregistrées encore présentes sur la grille font figure de peau de chagrin : *Villes-Mondes, Une Vie une œuvre*, qui est passée de quarante cinq minutes à une heure, *Les Pieds sur terre*, le *Carnet nomade* et les fictions. (*Suite page 2*)

Vous pouvez nous joindre :

- ⇒ sur notre site Internet : <http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/>
- ⇒ ou par courrier électronique : contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr
- ⇒ ou par courrier postal : **aaFc**, Maison des Associations du 3^e, Bte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

- ⇒ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com
- ⇒ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.
- ⇒ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,
116 av. du Président Kennedy,
Paris Cedex 16.
- ⇒ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).
- ⇒ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/ ou à contacter le médiateur de Radio France.

Vous pouvez accéder aux groupes de discussion :

- ⇒ « **auditeurfranceculture** », à partir du site de l'**aaFc** (aaFc.free.fr), cliquez sur « liste de discussion ».
- ⇒ « **anpr** » à partir du site de l'**aaFc** (ou fr.groups.yahoo.com/group/anpr/)

Entendons-nous bien, il y a quantité de très bonnes émissions en direct, le direct est indispensable et irremplaçable. Les exemples sont nombreux, parmi des milliers, j'en citerai deux qui ont hélas disparu, *Métropolitains* de François Chaslin et *La Rumeur du monde* de Jean-Marie Colombani. C'est une question d'équilibre. Une proportion de 50% d'émissions en direct et de 50% d'émissions préenregistrées paraîtrait, à première vue, satisfaisante.

Les émissions préenregistrées ont des vertus propres : elles sont construites, le raisonnement peut se déployer selon un plan, la langue est souvent plus belle. En ce sens, les émissions préenregistrées se rapprochent de l'écrit. L'insertion de documents d'archives et les ponctuations musicales se font plus aisément. Puisqu'il n'y a pas la contrainte de la présence des invités dans le studio, ou au bout d'une ligne téléphonique, on peut donner la parole à des intervenants lointains et faire parler les morts. Ces émissions évitent les scories du direct, les phrases mal construites, les fautes de syntaxe, le fréquent « rapprochez-vous du micro » et en fin d'émission l'inévitable : « soyez bref, nous n'avons plus qu'une minute ». Sans ces émissions préenregistrées, on ne saurait concevoir un véritable art radiophonique et, en y mettant fin, les responsables de la chaîne ont porté à cet art un coup terrible.

On ne se prive pas de nous dire que les émissions préenregistrées, « c'est du passé, et que ceux qui les défendent mènent un combat d'arrière garde », ce qui constitue une sorte de pétition de principe. Les émissions préenregistrées et les émissions en direct constituent deux genres différents de la radio, les émissions préenregistrées représentant ce qu'il y a de plus noble.

Qu'est-ce qui explique cette renonciation aux émissions préenregistrées qui ont si bien fait leurs preuves et qui faisaient la splendeur de la chaîne ? Sans doute l'idée que le direct favorise une expression libre et spontanée. Rien ne s'oppose à ce qu'une interview ait lieu en direct. De même pour les débats. Le direct convient bien à l'actualité et la priorité donnée à l'actualité entraînera sa multiplication. Mais la raison majeure du recours plus fréquent au direct, c'est le moindre coût des émissions. Les émissions préenregistrées demandent beaucoup plus de travail : la recherche des documents, l'enregistrement lui-même qui sera plus soigné, enfin le montage. Les émissions en direct sont économiques car elles font le plus souvent appel à un ou plusieurs invités qui apportent l'essentiel du contenu, et généralement en utilisant un travail déjà consigné sous la forme d'un livre. Notons aussi que les interventions des invités se font souvent à titre gratuit, sans le moindre défraiement. On table sur le fait que leur participation leur fera de la publicité, leur permettra

de vendre leur livre, s'ils en ont écrit un, ou si ce n'est pas le cas favorisera leur projet politique ou flattera leur ego. Les émissions en direct, c'est le plus souvent le recyclage de travaux antérieurs, en vue d'en assurer la promotion. Le travail du producteur, que je ne sous-estime pas, est celui de recruter les invités, et aussi de se préparer à les interroger. C'est le recours à des invités qui rend possible des séries d'émissions où le producteur doit réaliser pas moins de cinq émissions par semaine, soit un total de 230 émissions par an.

L'été est souvent la saison des bonnes surprises. L'été dernier nous en avons eu une avec l'émission de Pierre Assouline *Du Côté de chez Drouant*. Cette série d'émissions en six volets d'une heure relatait l'histoire du Prix Goncourt, des origines à nos jours. Cette émission était préenregistrée et elle en avait les qualités. Notons que Pierre Assouline n'est pas un producteur permanent ; il est pour la chaîne un électron libre, en l'occurrence un ex, puisqu'il a assuré la matinale pendant trois années. Il est lui-même depuis peu juré Goncourt et de ce fait connaissait le sujet de l'intérieur. Il avait disposé de plus de 24 heures pour travailler le sujet, sans doute des dizaines d'heures, son émission est accompagnée de la publication d'un livre. Il s'était abondamment documenté, il avait recherché nombre de documents d'archives et des accompagnements sonores bien choisis.

Le récit de Pierre Assouline, mené sur un ton alerte, réussissait à donner un tableau d'ensemble de la littérature française depuis le début du XX^e siècle, vue par la lorgnette de cette lutte acharnée menée par les maisons d'édition pour l'obtention du prix avec quantité d'anecdotes et de détails sur les intrigues et les dissensions de toutes sortes.

Cette émission donne la preuve qu'il est encore possible de réaliser des émissions préenregistrées de qualité, il est donc faux de prétendre qu'elles appartiennent au passé. L'émission de Pierre Assouline est transversale, sur un sujet original, réalisée par un homme qui n'est pas de la maison, qui a disposé de tout le temps pour le faire. Mais cette émission est une exception, un cadeau que la chaîne fait à ses auditeurs pour l'été. La chaîne n'en a pas sous-estimé l'importance, elle l'a bien mise en valeur, l'a abondamment annoncée ainsi que le livre qui l'accompagne et elle l'a rediffusée dans *Un Autre jour est possible*. Elle pourrait servir de modèle, des émissions de ce type pourraient être plus nombreuses, voire hebdomadaires, et on réinventerait les *Chemins de la connaissance*.

Au nom du bureau de notre association, permettez-moi de souhaiter à tous nos adhérents une excellente année 2014.

Henry Faÿ

Président de l'Aafc – henrypmfay@yahoo.fr

COMPTE RENDU DU DEJEUNER RENCONTRE AVEC STEPHANE DELIGEORGES

2 NOVEMBRE 2013 – LE FRANÇOIS COPPEE



(photo wikimedia Salon du Livre)

Henry Faÿ, président de l'Association, accueille notre invité :

« Je suis heureux de recevoir à l'Aafc Stéphane Deligeorges qui est un grand spécialiste du journalisme scientifique. Il a travaillé pour « Science et Avenir » dont il était rédacteur en chef, mais aussi aux « Nouvelles littéraires », à « Libération » et au « Monde ». Il a écrit sur la physique quantique et un livre sur Léon Foucault, le père du célèbre pendule. Ces nombreux articles mettent en valeur sa double formation, à la fois scientifique et philosophique. N'oublions pas son jardin secret, une prédilection pour le chocolat qui s'est déployée dans une série d'émissions des Chemins de la connaissance. »

Question : François Dagognet, le célèbre philosophe des sciences, avait fait l'éloge de notre invité à l'antenne, non ?

Stéphane Deligeorges : Dagognet a été mon maître et c'est grâce à lui que j'ai eu un double parcours. Elève de Bachelard et de Canguilhem, il estimait que la seule façon de faire sérieusement de la philosophie était d'avoir une formation scientifique.

Q : Pourquoi Dagognet n'est pas intervenu plus souvent dans *Continent science* ?

S.D. : J'aurais pu faire vingt heures d'émission sur sa pensée. Mais un peu par déontologie, et puisqu'il avait été mon maître, j'ai préféré en laisser le soin à Francesca Piolot qui faisait de magnifiques émissions philosophiques.

Q : Vos émissions difficiles nous incitent à toujours davantage de volonté de savoir, et nous convainquent de « l'entresoudé » des choses, car on découvre que tout est lié et qu'il faut tout lier.

S.D. : Oui, c'est la libido sciendi qui m'anime aussi. J'avais la passion d'écrire, je l'ai toujours mais la radio m'a donné la passion du son. C'est une passion qui m'a conduit à suivre à la fois deux lignes différentes. D'une part, j'aime le direct et ses imprévus. Il se passe toujours quelque chose, comme au CERN où j'ai dû en direct commenter un bruit qui venait d'un effondrement d'une partie du studio. Et mieux encore, j'ai pu continuer à parler dans la centrale de Flamanville tombée en panne d'électricité à cause d'une mauvaise isolation de notre studio, grâce au micro que mon technicien avait branché sur les piles du Nagra.

La deuxième ligne est mon plaisir de partir un mois à Kerguelen, ou en Nouvelle Calédonie, et au retour de travailler lentement le son avec les réalisateurs. C'est là que toute la beauté de France Culture peut s'exprimer.

Q : C'est également notre combat. S'agit-il selon vous de difficultés économiques si ce travail sur le son devient de moins en moins possible ?

S.D. : C'est difficile à dire. Il est certain que depuis Laure Adler il y a eu trop de freinage sur le travail de fond. Mais d'un autre côté, elle a réveillé des secteurs endormis. Peut-être qu'on a trop mis le paquet sur les tables rondes et les émissions en direct. Certes, cela coûte moins cher, et puis aujourd'hui on a, peut-être, moins d'intérêt pour la dimension artistique de la radio.

Q : Comment les partenariats s'organisent-ils puisqu'il n'y a pas de transferts financiers autorisés ?

S.D. : Oui, c'est un échange de promotions. Toutes les émissions scientifiques de la chaîne sont partenaires de « *Science & Vie* ». La revue fait la promotion de nos émissions et nous, réciproquement, nous reprenons certains des thèmes qu'ils traitent dans leurs pages, en faisant dialoguer un de leurs journalistes avec un spécialiste que nous choisissons.

Q : Lorsqu'on a vu fleurir tous ces partenariats, l'Association avait pensé que c'était une manière d'étouffer la critique. Qu'en pensez-vous ?

S.D. : A mon avis ce n'est pas le cas. Nous sommes totalement libre de nos choix thématiques.

Q : *Je me demande si vous pourrez encore longtemps faire des émissions en français. Vous prenez soin de dire baladodiffusion et téléchargement plutôt que podcast.*

S.D. : Oui, c'est une question difficile car bientôt il faudrait que j'apprenne le chinois. Il n'y a plus qu'un seul domaine où même certains Américains, par exemple, écrivent directement en français leurs articles. Mais même dans les domaines où l'on ne peut pas rencontrer les chercheurs les plus éminents sans qu'ils s'expriment en anglais, je trouve le moyen de ne pas imposer des traductions simultanées aux auditeurs. Je peux recourir à de grands scientifiques tels que Jean-Pierre Bourguignon à l'IHES, sorte de Princeton français, qui concentre un grand nombre de Médailles Fields pour lesquelles nous sommes le 3^e pays au monde. Ces personnes me servent de médiateurs intelligents et compétents qui ne traduisent pas mot à mot mais se font l'écho des plus grands spécialistes. Si je reçois le plus grand spécialiste de la gravitation, je trouverais un grand spécialiste français qui pourra nous assister. D'autant que dans les dix dernières années il y a quand même eu cinq prix Nobel français.

Q : *Quelle incidence a le prix Nobel sur la recherche scientifique ?*

S.D. : Bien sûr, le prix Nobel reconnaît de très bons chercheurs mais il en rate beaucoup. Ceux qui viennent de le recevoir pour le boson de Higgs auraient dû l'avoir depuis longtemps. On a attendu d'en avoir la confirmation alors que leurs travaux constituaient déjà une avancée théorique majeure. C'est un prix honorifique et symbolique mais les récompensés pour être de bons scientifiques ne sont pas toujours compétents sur le plan de la communication. Au contraire, Pierre Gilles de Gennes, par exemple, a fait un travail extraordinaire dans les écoles tout en étant un immense physicien.

Q : *Que pensez-vous de la thèse de Charles Morazé, fondateur de la Maison des Sciences de l'Homme, qui soutenait que le développement européen était dû à un vol des connaissances théoriques issues de sociétés asiatiques, égyptiennes antiques à tradition religieuse dont l'Europe s'était contentée de tirer des applications techniques ?*

S.D. : On ne peut pas être aussi unilatéral. Car c'est d'abord les Grecs qui font la théorie de la démonstration, puis les Arabes traduisent les Grecs et cela revient en Europe à la Renaissance. En science, il y a de continuels allers retours. Les techniques aussi circulent. Les Chinois en ont inventé un certain nombre.

Q : *Combien de temps demande la préparation d'une émission ?*

S.D. : Si c'est un thème que je connais bien, je travaille sans interruption depuis le vendredi, dix

heures par jour. Sinon, je passe toute la semaine à m'informer.

Q : *N'est-ce donc pas un travail trop lourd que celui exigé par une émission hebdomadaire ?*

S.D. : C'est lourd mais le média radio est un média collectif. Moi je prépare seul mais d'autres producteurs ont une équipe. C'est le cas des quotidiennes. Il faut aussi travailler beaucoup pour diriger une équipe et vous gagnez en durée ce que vous perdez en intensité. On fait des émissions moins pointues, fouillées, mais on peut sensibiliser davantage en touchant plus d'aspects du même thème. Des producteurs comme Adèle Van Reeth, Florian Delorme, Hervé Gardette font des émissions remarquables. Ils réalisent des séries qui permettent de familiariser les auditeurs à une sensibilité et pour cela il leur faut une culture très variée.

Q : *Oui mais on est arrivé à une sorte de monotonie des formules. On a l'impression qu'on nous a pris ce qu'il y avait de meilleur. Les Chemins de la connaissance était une série plus travaillée car non en direct.*

S.D. : Je vous donne raison sur un point. Il faut faire cohabiter les deux. J'ai réalisé des émissions des *Chemins de la connaissance* sur la logique, sur la science chez Aristote, et cela a été pour moi un grand bonheur de faire durer ces thèmes une semaine.

Q : *Est-ce qu'il ne faudrait pas davantage traiter de la philosophie des sciences, de la philosophie analytique, de la logique ?*

S.D. : Si vous avez entendu le portrait que Sonia Kronlund a fait de moi au Palais de Tokyo lors de l'anniversaire de France Culture, vous pourriez savoir que je suis un sectateur de la philosophie analytique. Les grands philosophes de notre temps ne sont pas, pour moi, Sartre, Foucault, Badiou mais Bertrand Russell, Donald Davidson, Hilary Putnam, ou encore van Fraassen pour les sciences actuelles et pour ne citer que quelques noms. Jacques Bouveresse, Pascal Engel, Claudine Tiercelin, Joëlle Proust, et le centre Nicaud à l'Ecole Normale Supérieure, par exemple, sont les représentants, en France, de ce courant. La philosophie analytique ne peut se concevoir qu'en liaison très étroite avec la science. Elle a la volonté de présenter des thèses argumentées, où l'on discute des thèses opposées, selon un principe de charité intellectuelle et dans un grand souci du dialogue intersubjectif. On ne peut parler des problèmes de l'âme et du corps sans parler d'imagerie cérébrale, de sciences cognitives, de neurobiologie. Minoritaire en France, dans le milieu universitaire, la philosophie analytique représente le courant philosophique majeur universellement. Nous allons, sans doute, en traiter au mois de janvier, dans l'une des séries d'Adèle Van Reeth. Ce qui m'intéresse chez Platon ce ne

sont pas exclusivement les questions sur le bien-être, la « bonne vie », mais aussi sa théorie de la connaissance.

Q : *Est-ce que les penseurs comme Foucault ne sont pas davantage à classer dans les sciences humaines ?*

S.D. : A mon avis, c'est plus grave que cela. Par exemple, ce que dit Foucault de la science, à savoir que toute connaissance n'est que Pouvoir n'a aucun sens. Gilles Deleuze, que j'ai fréquenté et que j'aime beaucoup, donne une définition de la philosophie qu'humblement je ne partage pas. Elle consisterait à « inventer », « produire », « créer » des concepts. Il affirmait aussi que les philosophes n'aiment pas le débat, qu'il ne serait que « bavardage vide ». Je pense exactement le contraire. Le philosophe accepte la définition des concepts déjà admis, les grands problèmes. Mais qu'il faut, sans cesse reprendre, améliorer. Le philosophe, au contraire, recherche le débat, le dialogue critique, voire les controverses. Il affine les concepts existants et argumente avec ses contradicteurs.

Q : *Mais tous ces gens que vous stigmatisez ont fait un tabac aux Etats-Unis !*

S.D. : En tout cas pas dans les départements de philosophie. Ils ont enseigné dans les départements de lettres.

Q : *Quelles sont les incidences de cette philosophie sur un plan social ? Ne se cantonne-t-elle pas à une analyse conceptuelle ?*

S.D. : La philosophie analytique a une histoire. Elle a été fondée par des Autrichiens dont beaucoup étaient juifs. Ils se sont réfugiés aux Etats-Unis. C'était des logiciens comme Rudolf Carnap, des philosophes des sciences, dans le même « club » qu'Einstein. Mais, plus tard, ils ont aussi envisagé les problèmes moraux. L'un des plus célèbres théoriciens de la morale, apparenté à ce courant, est John Rawls. On peut aussi penser à Tom Regan, concernant la morale et les animaux. Cette philosophie morale est en relation avec le social. La philosophie analytique s'est aussi étendue à la réflexion esthétique.

Q : *Quels sont leurs liens avec la religion ?*

S.D. : Les philosophes analytiques ne n'intéressent à la religion que d'un point de vue anthropologique. Une exception, Hilary Putnam. Grand logicien, il est aussi croyant. Lecteur du Talmud.

Q : *Y a-t-il des ouvrages grand public permettant de s'initier à la philosophie analytique ?*

S.D. : Je vous recommande « *La Dispute* », de Pascal Engel. Il dessine bien le tableau général de ce courant, dans un dialogue avec un représentant de ce que l'on appelle la philosophie continentale.

Q : *Quels sont vos liens privilégiés avec le Muséum d'Histoire Naturelle ?*

S.D. : Pour moi, le Muséum est une passion. J'y ai beaucoup d'amis. Quand je faisais une chronique, *Cas d'espèces*, je passais mes journées à la bibliothèque centrale ou dans celles des différents laboratoires. C'est un immense concentré de la beauté du monde de la nature.

Q : *Est-ce que la philosophie analytique est enseignée aujourd'hui en France ?*

S.D. : Peu, malheureusement. Il se trouve qu'en France on s'est passionné pour un philosophe comme Heidegger qui a eu les rapports que l'on sait avec les Nazis et qui a quasiment renié son maître Husserl. Pour moi, des formules de lui telles que « le néant néante » sont aussi inintelligibles qu'un cercle carré.

En revanche, un gigantesque philosophe comme Bertrand Russell, qui a une grande œuvre philosophique mais aussi mathématique, n'est pratiquement pas lu. C'était un homme engagé, courageux, il est allé en prison à deux occasions, pour Pacifisme et pour défendre la cause des Suffragettes.

Q : *Comment êtes-vous arrivé à France Culture ?*

S.D. : Michel Cazenave m'a téléphoné un jour pour me demander de faire une émission sur la physique dans *La Science et les hommes*. C'est à partir de là que la passion pour ce média s'est saisie de moi, et que les techniciens m'ont appris à aimer le son. Pour concrétiser une émission, on travaille à trois minimum : le preneur de son, soit l'ingénieur du son, puis le producteur qui choisit le sujet, et le ou la chargé(e) de réalisation. Ensuite une quatrième personne intervient pour mixer tous les sons. J'aime ce travail collectif où tout le monde, dans sa spécialité, a son mot à dire.

Q : *Les formats d'une demi heure sont frustrants, surtout sur des sujets aussi importants que la sociologie, la linguistique, l'archéologie. Qu'en pensez-vous ?*

S.D. : Certainement, Vincent Charpentier est quelqu'un de très savant, très connecté avec le milieu de la recherche vive. Il est capable de diffuser des informations avant tout le monde. J'ai eu peur, un moment, que Laure Adler veuille supprimer son émission, *Le Salon noir*.

Q : *Est-ce que la prééminence des Américains dans la science est selon vous irrémédiable ?*

S.D. : C'est une prééminence particulière car elle consiste à « acheter » beaucoup de chercheurs étrangers. On pourrait tout au moins retenir en France les post-doctorants qu'on a formés. Quant au soutien politique à la recherche depuis Debré, il n'a fait que décliner et la réforme de l'Université ne va pas dans le bon sens. Pour faire vite, elle oblige les chercheurs à perdre beaucoup de temps pour trouver de l'argent pour des tâches administratives. Par ailleurs, faire du CNRS une simple agence de moyens n'est pas forcément une bonne idée.

Q : *Pouvez-vous nous parler de votre reportage dans un sous-marin, que j'ai entendu récemment en rediffusion de nuit ?*

S.D. : On m'a proposé une série d'émissions de télévision et j'en ai réalisé une sur les tremblements de terre. Je voulais en faire sur le chaos, cela n'a pas été possible. Pour des raisons budgétaires, il était plus facile de réaliser, grâce aux moyens de la Marine, quelque chose sur la cavitation. Phénomène chaotique qui rend les sous-marins facilement repérables. Après la construction du sous-marin Le Triomphant, à Cherbourg, on m'a proposé de partir à l'Île Longue, la base des sous-marins SNLE, cinq jours en plongée, aux essais. Pendant la plongée, dans le mess des officiers, un meuble sur lequel est placé la télévision, s'est déverrouillé et m'a écrasé le doigt. Cela a signalé le danger probable et on a rectifié l'installation avec une nouvelle pièce appelée un « deligeorges ». J'étais très fier !! En revanche, je ne vous dirai pas à quelle profondeur nous sommes descendus. Cela appartient au secret défense. Un hasard incroyable s'est réalisé pendant le tournage. Je plongeais la main dans la malle qui servait de bibliothèque pour prendre n'importe quel livre, quand j'ai tiré sans l'avoir vu « *Vingt mille lieues sous les mers* ».

Q : *Comment passe-t-on de la logique à la chronique animalière ?*

S.D. : Encore la libido sciendi. Par exemple, le problème de la cavitation est lié, de manière très inattendue, aux crevettes. Elles ont une pince droite très développée qui leur permet de générer une telle bulle de cavitation. Cette dernière produit alors de la thermoluminescence, très chaude. C'est le seul exemple où un animal génère un tel phénomène. Phénomène merveilleux !

Q : *Comment voyez-vous la trajectoire de la radio ?*

S.D. : Je ne sais pas mais la chose que je souhaite est que l'on préserve un certain « ton ». Celui qui est le spécifique de ce média sonore et une grande attention au « bon son. ».

Q : *Stéphane Deligeorges, êtes-vous un homme optimiste ?*

S.D. : Non, je ne suis pas franchement optimiste. Notre planète est limitée, son volume est fini. Je crains, comme beaucoup d'entre nous, de voir d'innombrables catastrophes climatiques. J'ai peur de connaître, avant de mourir, et parmi mille autres exemples, la fin des ours polaires. Le système économique ne me rend pas optimiste non plus.

Transcription par Danièle Tisserand



HISTOIRE DE L'AAFC RECTIFICATIF

Elke Liou, auditrice fidèle et membre de longue date de l'Association, a attiré notre attention sur une erreur qui s'est glissée dans le dernier numéro du Bulletin (n°68).

Dans l'histoire de l'Aafc, il a été écrit que Michel Bydlowski s'était jeté d'une fenêtre du studio 106. Or, précise-t-elle, « celui-ci est situé au premier étage dans la couronne intermédiaire la Maison de la Radio qui, au demeurant, n'a pas de fenêtre. En réalité, c'est du 6^e étage, d'un couloir proche du studio 168 où il venait de terminer son émission *Le Panorama*, qu'il s'est jeté. » Et d'ajouter : « Cet affreux samedi-là, je me trouvais pas loin de ce lieu funeste. »

Malgré toute la tristesse de cette précision, nous rectifions bien volontiers sur ce point de circonstance le récit raconté par notre trésorière, Danièle Tisserand.



HISTOIRE DE L'Aafc - VI

2007 – 2009 LE DECOURAGEMENT

En février 2007 l'assemblée générale de l'Aafc remarque les dérives récurrentes de France Culture. L'orientation des émissions vers le commentaire de l'actualité est aggravée par la participation de plus en plus importante des journaux tels Le Monde. On apprécie que subsistent des émissions travaillées comme *Une Vie une œuvre* et les *Affinités électives*, ou suivies comme *A Voix nue*. Les émissions de fond de l'après-midi comme *Continent sciences* ou *Planète terre* sont appréciées. On a aimé la grille d'été et les nouveaux auditeurs restent enchantés par l'absence de publicité. Lors de cette assemblée générale nous prenons position pour Antoine Lubrina qui, au sein du RACCFC (Rassemblement des Auditeurs contre la casse de France Culture), avait défendu France Culture contre le projet de Laure Adler. Il demande à l'assemblée de le soutenir dans le procès que Laure Adler lui intente. En effet, dans le bulletin du RACCFC est parue une caricature de Laure Adler que d'aucuns ont trouvée de mauvais goût car elle brandissait une pancarte portant le titre du livre de Gilles Châtelet « Vie et penser comme des porcs ». Le sens de ce dessin clairement contre le projet de Laure Adler pour France Culture pouvait paraître bizarre puisque le livre de Gilles Chatelet dénonçait la dérive libéralo-consumériste de notre société. Enfin, toujours est-il qu'elle y était vêtue vulgairement et qu'on pouvait comprendre qu'elle souhaitait penser comme une truie ! En conséquence, elle a intenté un procès à Lubrina en mai 2007 (cf N° 48).

Nous adoptons une résolution dans laquelle nous déclarons soutenir Antoine Lubrina, adhérent de l'Aafc, au nom de la liberté d'expression. Il sera condamné, fera appel mais Laure Adler retirera sa plainte.

Un nouveau bureau est élu avec pour président Fulbert Mignot. Le 16 juin 2007, nous rencontrons à déjeuner Renée Elkaïm Bolinger qui, à l'époque, produisait l'émission *De Bouche à oreille* le dimanche à 12 heures, cherchant à parler nourriture entre ethnologie et littérature.

David Kessler, qui préside dorénavant France Culture, donne un entretien au Point le 25 mai 2007 au cours duquel il se félicite de l'augmentation de l'audience, 818 000 auditeurs (ce qui reste malgré tout dans la marge d'erreur des sondages). Il annonce ses axes de travail : « améliorer la lisibilité » de la grille, c'est à dire créer des rendez-vous réguliers, chaque jour la même émission à la même heure. Il précise le coût de France Culture : 13 millions d'Euros par an, dont 4 millions pour la fiction. C'est à dire 8 500 à 9 000

« services » de comédiens par an (un service, c'est 4 heures de travail d'un comédien, donc, si je calcule bien, cela fait à peu près 100 Euros de l'heure, mais pour combien de comédiens ?)

Cela dit, ce chiffre « ne comprend pas la partie de nos dépenses (notamment les salaires des permanents) qui est prise en charge par le budget global de Radio France. » Ce qui explique la difficulté d'évaluer le coût réel de France Culture, les journalistes (en nombre croissant) étant payés par Radio France. Les auditeurs apprécient certaines émissions nouvelles et la disparition des musiques de liaison agressives, ils se demandent néanmoins jusqu'où la place accordée à l'actualité politique va empiéter sur des sujets moins immédiatement idéologiques tels que l'art, la littérature, la poésie.

En novembre, l'Aafc déjeune avec Sylvie Andreu alors productrice de l'émission *Vivre sa ville* et qui auparavant animait *Le Pays d'ici*, émission quotidienne longtemps appréciée des auditeurs. Pour Sylvie Andreu, la difficulté vient de traiter en une heure une ville qu'on analysait dans *Le Pays d'ici* en plusieurs heures étirées sur une semaine.

Le 26 novembre 2007 l'Aafc rencontre à nouveau David Kessler accompagné de Laurence Bloch et Pierre Chevalier. Un gros travail avait été fourni par les membres du bureau de notre association, Jean-Claude Motron, Dominique Chassaing, Fulbert Mignot, Régine Vitte, Françoise Legré-Zaidline qui avaient chacun analysé un type d'émission. David Kessler répond aux critiques des auditeurs sur l'émission du matin. Il faut que cette émission, la plus écoutée de la chaîne, soit une « horloge » et que l'invité ait un rapport avec l'actualité. Il semble vouloir affirmer sa ligne de normalisation de la grille. Le 2 février 2008 notre assemblée générale élit Valérie Lotti présidente de l'Aafc. Le 14 juin, le déjeuner de l'Aafc accueille Ruth Stégassy qui, après avoir travaillé dans beaucoup d'émissions de France Culture, ce qu'elle a particulièrement apprécié, produit *Terre à terre* depuis 1999. A l'époque un enregistrement public avait lieu tous les premiers jeudis du mois au bar-restaurant bio « Le Phyto Bar ». Comme nous pouvons l'entendre le samedi matin, elle s'est depuis passionnée pour les questions environnementales.

En octobre 2008, c'est la dernière grille orientée par David Kessler puisqu'il va être remplacé par Bruno Pattino. On a beau jeu de traiter les auditeurs de France Culture, et notamment ceux de l'Aafc, de passésistes ou nostalgiques alors que la valse des directeurs et surtout des émissions est incessante depuis 1999.

Un auditeur nous écrit que France Culture devient « une radio généraliste à fort contenu journalistique et à vague prétention culturelle avec portraits de personnalités de la vie culturelle et promotion des produits. » Il remarque que les auditeurs qui cherchent une véritable radio culturelle fuient la station et que l'Aafc ne relaie pas leur point de vue. La nouvelle grille lui donne raison, avec des émissions toujours plus courtes ou plus axées sur l'actualité. Le *Rendez-vous* de Laurent Goumarre, le *Choix des livres*, *Zone de libre échange*, *A Quoi pensez-vous ?* Le 29 novembre 2008, nous déjeunons avec Jean Lebrun qui vient de quitter le micro pour être nommé « conseiller de programme aux magazines. » Il s'inquiète de l'homogénéité des jeunes recrues de la radio, à qui les anciens à juste titre laissent leur place mais n'ont pas eu le temps de transmettre leur expérience. Il reconnaît que France Culture a raison de vouloir s'ouvrir davantage aux classes populaires quoique la définition de leurs goûts ne soit pas aisée. Il approuve également le virage du numérique qu'entreprend Bruno Pattino. Mais il se demande si la solution ne serait pas de « libérer » France

Culture de son inféodation aux autorités de tutelle : le ministère de la Culture à qui elle cherche peut-être trop à plaire.

Nous aussi, à l'Aafc, nous interrogeons sur notre orientation. Des renouvellements trop importants du conseil d'administration entravent la continuité du travail. La direction de France Culture semble compter davantage sur les remarques directes des auditeurs via internet que sur les avis de notre association. Une motion de Jacqueline Charliac et Gilbert Moreux fait état des interrogations de nombreux membres de l'Aafc. Ceux qui se veulent plus combattifs quittent l'association, et ceux qui se contentent de ce qu'on leur donne encore aimeraient se retrouver dans un club « d'amis » de la chaîne. Ils espèrent ainsi faire remonter le nombre de nos adhérents aux milliers qu'elle a comptés lors de sa création en 1984.

Faut-il faire disparaître l'Aafc dont beaucoup trouvent qu'elle n'est ni assez combative ni assez amicale ?

(à suivre)



LES 50 ANS DE FRANCE CULTURE

SUR LES MARCHES DU PALAIS

Pour célébrer les cinquante ans de France Culture, la direction de la chaîne avait vu grand. Elle avait installé ses quartiers dans le Palais de Tokyo, vaste édifice art déco qui présente encore un aspect brut de décoffrage et qui semble avoir du mal à trouver sa fonction définitive. Pendant trois jours, les 6, 7 et 8 septembre, toutes les émissions étaient enregistrées en public et diffusées à partir de ce qui était devenu une Maison de la Radio bis. À grand renfort de publicité sur les ondes et par voie d'affichage, les auditeurs avaient été invités à se rendre à cette manifestation. Ils ont entendu l'appel et sont venus en grand nombre. Nous y étions, nous ne pouvions pas ne pas saisir cette occasion unique de faire connaître notre association, de rencontrer les producteurs et les auditeurs en ce lieu assemblés, et aussi de nous associer à cet événement même si nous n'approuvions pas totalement l'autosatisfaction grandiloquente qui s'étalait sur les ondes. Deux membres du bureau ont pendant ces trois jours occupé le terrain, nous nous sommes installés sur

les marches du palais et avons affirmé notre présence. Nous avons distribué des milliers de tracts qui présentaient l'association et invitaient à la rejoindre, et avons engagé le dialogue avec les auditeurs, souvent intéressés et parmi eux quelques adhérents ou anciens adhérents. Nous avons rencontré un certain nombre de producteurs, la plupart d'entre eux, sensibles à notre démarche, nous ont manifesté de la sympathie. Nous avons pu rencontrer le Directeur de la chaîne. Nous avons aussi eu des échanges avec quelques journalistes ; le Figaro a consacré à cette manifestation un billet ironique où les objectifs de notre association étaient mis en valeur.

Notre présence n'a pas été vaine, nous avons recueilli vingt-cinq nouvelles adhésions, ce qui est un résultat très encourageant pour l'avenir de notre association.

Henry Fay
Président

REVUE DE PRESSE

A l'occasion de ce 50^e anniversaire, et des journées au Palais de Tokyo, Le Figaro et Libération ont fait paraître un papier.

Libération

De l'ORTF à la « haute couture radiophonique »

France Culture, en diffusant à ses débuts les programmes de l'Education Nationale, s'est libérée de son image austère dans les années 80.

L'audience à tranché : ce sera France Culture. C'est le 8 décembre 1963 que l'ex-France III (née après guerre et consacrée à l'art et à la vie intellectuelle française) est officiellement rebaptisée, après consultation d'associations d'auditeurs. La même année, de Gaulle rejette le traité de Moscou sur les essais nucléaires et le premier hypermarché français ouvre dans l'Essonne. On est en plein dans la France de Malraux et la radio est encore un média du soir ; cette habitude sera bientôt remplacée par la télévision.

« *France Culture doit sa survie à une série de hasards*, explique Emmanuel Laurentin, producteur de l'émission *la Fabrique de l'histoire* et coauteur du livre *50 ans de France Culture* (Flammarion). *Le ministère des finances trouvait alors que ça coûtait trop d'argent, et le ministre de l'Information pensait qu'il s'agissait d'un refuge d'intellectuels opposés à de Gaulle. Il a fallu l'énergie des différents directeurs de l'ORTF pour que la radio voie le jour. Et, régulièrement, on lui a fait savoir qu'elle coûtait cher, qu'elle devait réformer sa grille pour conquérir plus d'auditeurs.* » Une rengaine qui a en effet accompagné l'histoire de la station, donc chaque nouveau directeur s'est vu confier une mission similaire : élargir l'audience, sans se départir de l'exigence.

Mais l'antenne ne ressemble alors en rien à la radio d'aujourd'hui : « *A cette époque, les concerts des orchestres de l'ORTF occupent la chaîne tous les après-midi de 14h30 à 18h30* », rappelle Anne-Marie Autissier, maître de conférence en sociologie de la culture et des médias à Paris VIII et coauteur de *50 ans de France Culture*. La radio a ses « speakers » et 47 des 119 heures de programmes hebdomadaires sont occupés par des programmes de l'éducation nationale.

Dès 1966, Pierre de Boisdeffre, directeur de la radiodiffusion française, veut introduire de l'actualité dans les programmes. Il s'aperçoit qu'il faut être en phase avec la vie des gens et, surtout, éviter que les auditeurs partent s'informer ailleurs pour ne plus jamais revenir. Petit à petit, le temps dédié à la musique se réduit, la radio est rajeunie, on essaye de perdre la solennité de l'antenne.

« **La Marseillaise** ». Mais le début des années 80 est une période de crise. L'émergence des radios privées rend la chaîne inaudible sur la bande FM, et

Jean-Noël Jeanneney, arrivé à la tête de Radio France après l'alternance, demande à la station 8 millions de francs d'économies (environ 2,90 millions de nos euros), soit la moitié de l'ensemble des économies demandées à la Maison ronde. Les couloirs bruissent de rumeurs de fusion avec France Musique.

L'arrivée de Jean-Marie Borzeix en 1984 amorce un tournant. « *France Culture se vit alors enfin comme un vrai média, une radio qui doit acter le fait qu'elle est en concurrence* », raconte Anne-Marie Autissier. Sous sa houlette (il restera à son poste pendant treize ans !), France Culture se met à faire de la radio. Enfin. Vingt-cinq émissions créées en cinq ans. A minuit, *la Marseillaise* ne retentit plus pour indiquer la fin des programmes : une véritable grille de la nuit se met en place. Les composantes de la radio qui se dessinaient déjà se confirment : une station qui parle de livres, qui fait la part belle au théâtre et à la fiction, est en pointe sur la science et les religions, sans oublier le patrimoine. Laure Adler, qui prend les rênes de la station en 1999, évoque une station de « *haute couture radiophonique*. »

« **Empilement** ». Aujourd'hui, ce sont les auditeurs qui cousent leur propre grille, en se fabriquant à la demande leur patchwork d'émissions fétiches. « *L'évolution technique a une part très importante dans l'histoire de la chaîne*, rappelle Emmanuel Laurentin. *Ce sont les innovations technologiques qui ont changé la nature même de la radio. La stéréophonie par exemple : France Culture a très tôt tenté d'enregistrer en conséquence et d'utiliser cette technologie.* »

C'est sur les dix dernières années que la modernisation semble le plus avoir porté ses fruits en termes d'audience, même si celle-ci reste encore restreinte. De 1,3 point d'audience cumulée en 2003, la radio est passée aujourd'hui à 2. Au prix d'évolutions de grille qui ont aussi fait grogner, que ce soit chez les producteurs historiques ou les auditeurs. « *Dorénavant, la grille est un empilement d'émissions de plateau qui se ressemblent beaucoup dans la forme* », déplore Henry Fay, président de l'Association des auditeurs de France Culture, qui revendique 200 membres. « *Les nuits de France Culture, qui passent des archives de la radio, cela permet de se rendre compte que c'était autre chose* », regrette ce presque septuagénaire.

Un « c'était mieux avant » qui a accompagné les générations de producteurs et d'auditeurs, chacun ayant sa propre idée de ce que doit être la station, tiraillée entre le prestige des spécialistes et la nécessaire accessibilité au public assoiffé de

connaissances. Un débat qui n'a pas fini de resurgir, estime Anne-Marie Autissier. « *Aujourd'hui, on pense que France Culture s'est stabilisée, mais il n'y aura jamais d'unanimité.* »

S. Gin.

Le Figaro

Ça c'est... Paris !

RADIO CULTE

L'anniversaire de France Culture au Palais de Tokyo (extrait)

Cinquante ans. Il paraît que c'est le deuxième âge de la vie. La jeunesse de la vieillesse, comme l'écrivait Victor Hugo. Ce week-end, l'antenne de France Culture a été délocalisée dans les 12 000 m² du Palais de Tokyo. Un bon coup de peinture après un demi-siècle d'existence. Le patron Olivier Poivre d'Arvor (OPDA) – qui n'a pas de cheveux blancs – a installé durant trois jours et deux nuits ses studios dans ce « décor industriel ». Toutes les émissions ont été diffusées en direct du centre d'art contemporain. Toutes sauf la messe. Oui, la deuxième radio la plus podcastée de France célèbre toujours le Seigneur. Prière d'écouter cette station religieusement.

Dès l'aube, vendredi, un pulic fervent cire les bancs devant Marc Voinchet, grand prêtre de la matinale. Certains s'installent dans le « Confessionor » (sic), boîte violette sise au sous-sol du musée. Ils lui

confient leurs meilleurs souvenirs de « Culture ». Dehors, sur les marches du Palais, les gardiens de l'orthodoxie distribuent leurs bulletins paroissiaux. Les membres de l'Association des auditeurs de France Culture (AAFC) recrutent. Depuis 1984, ces fidèles parmi les fidèles traquent pieusement les tics de langage. Au moindre « vachement », à la plus infime insanité, ils frappent directement la direction d'anathème. « *J'aime cette radio, mais j'ai des objections. Pourquoi n'y a-t-il plus que des émissions de plateaux ?* » regrette ainsi l'un d'eux. Samedi soir, Aurélie Filipetti, à tu et à toi avec OPDA, évoque à raison une « *exception médiatique.* » Dans un tailleur nuit, chaussée de talons aiguilles vernis, la ministre, représentante de l'actionnaire, avoue être venue « *en amie* » fêter cette antenne qui permet de « *découvrir le monde et de se découvrir un peu soi-même* ». La formule recevrait-elle l'agrément de l'AAFC ? ...



ASSEMBLEE GENERALE DE L'ASSOCIATION

INVITATION POUR LE 15 MARS 2014

Le 15 mars prochain, notre association réunira son Assemblée Générale annuelle à la Maison des Associations du 3^e arrondissement de Paris, 5 rue Perrée. Tous les membres sont donc cordialement invités à s'y retrouver.

Comme chaque année, votre Conseil d'Administration y sera renouvelé. Certains membres de l'actuel Conseil ne peuvent plus se présenter à vos suffrages pour des raisons statutaires (5 mandats au maximum), d'autres n'auront plus la disponibilité suffisante pour participer à la direction de l'association.

Le Bureau se tourne donc vers les adhérents et souhaite que de nombreuses candidatures lui parviennent afin de procéder au renouvellement des mandats au Conseil d'Administration, lequel élira en son sein les membres du Bureau.

Si vous souhaitez contribuer de façon concrète à la vie de votre association, la faire évoluer, lui apporter votre dynamisme et vos compétences, merci de bien vouloir remplir le bulletin de candidature ci-dessous et de le renvoyer avant le 10 février à l'attention du Secrétariat de l'Aafc.

Vous voudrez bien, également, joindre à ce bulletin votre « profession de foi », dans laquelle vous vous présenterez succinctement, indiquerez vos motivations et dans quelle direction vous souhaiteriez voir évoluer votre association.

**DECLARATION DE CANDIDATURE
AU CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE L'ASSOCIATION DES AUDITEURS DE FRANCE CULTURE**

Je, soussigné(e).....

Demeurant.....

.....

.....

souhaite présenter ma candidature au Conseil d'Administration de l'association AAFC.

e-mail :

Signature

Ci-joint ma profession de foi

Documents à retourner avant le 10 février 2014 à :

Secrétariat de l'Aafc

Maison des Associations

Boîte 51

3, rue Perrée

75003 - PARIS



NOTRE PROCHAIN RENDEZ-VOUS

LE SAMEDI 12 AVRIL 2014 – A 12H00

Nous aurons le plaisir de recevoir Marie-Hélène Fraïssé



(photo wikimedia Salon du Livre)

Marie-Hélène Fraïssé Marie-Hélène Fraïssé est grand reporter, écrivain et productrice à France Culture. Elle a animé plusieurs émissions, *L'Echappée belle*, *L'Usage du monde*, *Appel d'air* et aujourd'hui *Tout un monde*.

Américaniste de formation, elle a pratiqué l'enquête de terrain, rencontré de nombreuses communautés en terre américaine (Navajos, Haida, Sioux, Afro-américains, Cadjins, Latinos...). Elle a décrit les luttes des minorités et des peuples autochtones.

Elle est l'auteur d'essais historiques sur l'époque coloniale américaine qui décrivent les « premiers contacts » avec les Amérindiens : *Découvreurs d'Amérique* (Albin Michel 1992), *Aux Commencements de l'Amérique* (Actes Sud, 1999), *Radisson, indien blanc, agent double* (Actes Sud 2008), *Indiens* (beau livre, Chêne 2004, Réed. 2011).

On lui doit en outre la publication du récit d'exploration de Samuel Hearne (*Le Piéton du Grand Nord*, 2002), une édition de Fenimore Cooper (*Le Dernier des Mohicans et autres récits*, 2003), ainsi que de Jacques Cartier (*Voyages au Canada : introduction au texte original*).

Nous vous proposons de nous retrouver au **restaurant Le François Coppée**

1 Bd du Montparnasse – 75006 Paris – 01 47 34 72 70

Métro Duroc.

Le plat principal sera une viande ; merci de nous préciser si vous préférez un poisson

Par personne : 30 euros tout compris

Pour vous inscrire :

Renvoyez ce bulletin accompagné d'un chèque à l'ordre de *aaFc*
à

aaFc, Maison des Associations, Bte 51, 5 rue Perrée, 75003 Paris
avant le 31 mars

Vous pouvez aussi faire une

réservation par téléphone au 01 39 89 86 96

(règlement sur place)

Précisez ci-dessous le(s) nom(s) et le(s) prénom(s) du ou des participants :

.
.

A bientôt.